

Questions internationales

Le droit d'asile en Europe
États-Unis et changement climatique
Wall Street au cinéma



Le transport aérien

Une mondialisation réussie

La
documentation
Française

N° 78 SOMMAIRE

DOSSIER...

Le transport aérien

4 Ouverture – Anatomie
d'un voyage aérien

Serge Sur

10 Les mutations
de l'économie du transport
aérien international

Paul Chiambaretto

22 Une géopolitique
du transport aérien

Pierre Ageron

38 La gouvernance
de l'aviation civile
internationale

Michel Wachenheim

52 L'aéroport,
espace ouvert et fermé

Jean-Baptiste Fréteigny

62 Aéroports et métropoles :
l'important, c'est d'arriver
là où on veut aller

Renaud Le Goix

© Adrien Demis / AFP

79 Les compagnies aériennes face à la concurrence croissante

Julien Lebel

92 Transport aérien de fret et mondialisation

Antoine Frémont

Et les contributions de

*Paul Anthonioz (p. 31),
Guillaume Faburel (p. 34),
Nathalie Lenoir (p. 19), Lisa Lévy (p. 34),
Colette Ranély Vergé-Dépré (p. 70),
François Rivet (p. 47), Pierre Thorez (p. 98),
Jean Varlet (p. 75 et 89)
et Pierre Zembri (p. 59 et 85)*

Questions EUROPÉENNES

104 La solidarité européenne en matière de droit d'asile : contraintes et limites

Corinne Balleix

Regards sur le MONDE

112 Les États-Unis et le changement climatique

Anne Deysine

Les questions internationales à L'ÉCRAN

118 Wall Street au cinéma : le miroir de l'argent

Jean-Baptiste Féline

Liste des CARTES et ENCADRÉS

ABSTRACTS

125 et 126

Anatomie d'un voyage aérien

Voici un voyageur aérien : c'est vous, c'est moi. Nous sommes peut-être homme ou femme d'affaires, ou habitué de séminaires et colloques, touriste, migrant, pourquoi pas expulsé. Nous voyageons par choix ou par obligation, seuls, en groupe, en famille. Nous traversons les océans, les continents, ou ne parcourons qu'un bref espace entre deux villes. Nous sommes en *low cost*, en économie, économie plus ou *premium*, en classe affaires ou, ô bonheur, en première. Et pourquoi pas en jet privé ? Parce que nous sommes dans le flux des voyageurs ordinaires, une poussière dans les statistiques. La subjectivité, la singularité de notre voyage a été anticipée, mesurée, normalisée et s'insère dans une planification qui assure la tranquillité, la régularité, la sécurité de notre parcours et nous conduit à bon port. Mais pour cela, il faut d'abord partir, ensuite voler, enfin arriver. À chacun de ces stades ses problèmes.

On part

Se rendre à l'aéroport : un voyage aérien est en premier lieu terrestre, rampant, et il n'est pas rare que, cumulés, les trajets de départ et d'arrivée soient plus longs que le vol lui-même. Et même si pas plus longs, souvent plus compliqués, parce que les aéroports ne sont pas facilement accessibles. Plus ou moins éloignés du lieu de départ, suivant un parcours fréquemment encombré quand ce n'est pas bloqué, en train, en voiture ou en bus, il faut bien prendre son temps. Et les valises, sauf pour ces grands voyageurs qui ne s'encombrent pas parce qu'ils ne s'attarderont pas : simples bagages en cabine.

« Méfiez vous des transports, car ils transportent mal », écrivait Paul Valéry. Il est vrai qu'il parlait

des transports littéraires, mais prise au pied de la lettre la formule reste valide. Pour finir on est arrivé, on a franchi ce premier obstacle, puis surmonté la recherche plus ou moins nerveuse du vol, du guichet d'enregistrement, de la porte d'embarquement.

Alors il faut attendre, faire la queue pour l'enregistrement, voire, humiliation récente pour les voyageurs novices, s'enregistrer soi-même de façon automatique avec le concours plus ou moins rapide d'employés débordés. Ouf, c'est enfin terminé. Mais, muni de sa carte, nouvelle queue pour la police, puis nouvelle attente et nouvelle recherche de la porte d'embarquement dans un hall bondé par une foule solitaire, indifférente voire vaguement hostile.

Sans doute ce sort commun n'est pas celui des *happy few* qui se dirigent vers les discrets salons affaires ou première classe, soigneusement dissimulés au vulgaire, heureux mortels qui se glissent dans ces endroits feutrés où les attendent aménités diverses de nature à les faire patienter. On les sustente en attendant de les appeler pour l'envol. Surtout ne pas les mélanger avec la masse ! Guichets d'enregistrement spéciaux et salons cossus leur sont réservés, même si les formalités de police les ont ramenés pour quelques temps au sort commun.

Sort commun aussi que l'ordalie des portiques de sécurité, qu'il a fallu franchir. Après une nouvelle queue, placer ses affaires sur un tapis roulant, se dévêtir, parfois retirer jusqu'à ses chaussures et sa ceinture comme, dit-on, lorsque l'on entre en prison. Le tout dans le bruit et la presse et allez vous rhabiller, déjà l'on vous pousse et vous chasse. Mélange de précipitation et de lenteur, vous avez bien compris que vous n'êtes qu'un objet, et en l'occurrence un objet de suspicion.

Malgré tout, vous êtes satisfait que l'on se préoccupe de votre sûreté, que vos bagages soient également scannés, le terrorisme aérien est passé par là. Instinctivement, vous avez regardé vos voisins, généralement rassuré par leur mine de voyageurs quelconques, mornes et paternes, s'ennuyant docilement, comme vous. Avant même le départ, une série d'épreuves vous a rendus propre au voyage, un paquet que l'on guide et transporte et qui ne doit pas moufter. Un modèle de contrôle social. Heureux mortels, on appelle enfin votre vol, vous avez échappé à la déchéance de l'*overbooking*, vous allez pouvoir maintenant gagner l'avion, et déjà vous apercevez son fuselage, prêt à vous avaler.

En vol

Pas tout à fait encore, puisqu'il a fallu, avec l'aide d'hôtesse à la neutralité souriante, trouver et gagner son siège, se plier pour s'y loger, se déhancher pour placer son bagage dans un casier déjà encombré. Prélude à une nouvelle attente. Attente douce cependant, parce que l'on est enfin à pied d'œuvre, déjà dans un autre univers. Comme elle est plus douce en première classe ou classe affaires ! Sièges profonds, espaces généreux, entrées réservées, service spécial. Un sort commun pour tous les passagers cependant. Déjà bien que le vol n'ait pas été annulé, que le retard soit – relativement – modeste.

Mais il faut atteindre la piste d'envol, et après un temps indéterminé l'aéronef amorce son départ avec une souveraine lenteur, puis se fige à l'entrée du tarmac. Un grondement croissant vous indique que l'appareil monte en puissance, et que le point fixe va lui permettre de s'élancer vigoureusement sur la piste et de s'arracher au sol : c'est comme si l'on se sentait plus léger lorsqu'il paraît se libérer de la pesanteur – paraît seulement.

On est partis ! Le ronronnement du train d'atterrissage que l'on rentre ne couvre pas la voix calme et bien timbrée du commandant de bord qui donne aux passagers diverses indications sur le vol – jeu de rôles, on dirait un téléfilm. Il s'exprime d'abord en anglais, avant de reprendre en langue locale. Mais l'anglais, langue de la mondialisation, est omniprésent dans le transport

aérien. Cette omniprésence au cours du vol ajoute pour les non-anglophones, qui après tout sont la majorité des quelques centaines de milliers de voyageurs en l'air à tout moment, un sentiment sinon d'étrangeté, du moins d'extériorité, voire de dépossession : c'est un autre monde. Quant aux anglophones, que pensent-ils de ces accents parfois étranges, de cet anglo-américain international, simplifié et appauvri ? Il est possible qu'ils ne le trouvent pas moins inhabituel.

Ce n'est pas seulement la langue qui est uniformisée par le recours général à l'anglais, sensible dès l'aéroport, ce sont toutes les distances qui relèvent des mesures anglo-saxonnes : on ne calcule pas en mètres, mais en pieds, en milles... Toute la normativité aérienne internationale est imprégnée, comme au demeurant la vie internationale en général.

Les avions et leurs cabines sont formatés très différemment en fonction des distances à parcourir et du nombre de passagers. Les *low cost* ne comportent généralement qu'une catégorie et l'on s'entasse dans un espace restreint qu'il a fallu gagner par des aéroports éloignés, à des heures improbables. *First, business, economy class* relèvent plutôt des longs cours, et la distinction repose sur une stricte segmentation sociale. En *first*, on retrouve le confort et le luxe des voyages aériens anciens, ceux du Constellation¹ par exemple, une sorte de musée du transport aérien. Vastes fauteuils couchettes, service soigné, bar réservé et richement doté, toilettes particulières prolongent les salons d'attente qui ont débouché sur des entrées séparées dans l'appareil, ne pas se mélanger. Un rideau protège les *first*, cette jet-set, des autres classes. Peu de ces passagers ont eux-mêmes payé leur voyage, financé par des entreprises, des fondations ou autres institutions. Les *beati possidentes* (« bienheureux ceux qui possèdent ! ») n'en ont pas moins un air de savoir voyager mieux que les autres, et sont tentés de trouver le trajet trop court.

En *business*, on a également rarement réglé son propre billet, et l'on voyage en mission ou alors on bénéficie d'un surclassement pour diverses

¹ Avion de ligne quadrimoteur à hélices construit par Lockheed entre 1943 et 1958.

raisons. On y trouve des avantages comparables à ceux des *first* en réduction, plus de places, moins d'espace, de cadeaux. Mais le parcours est ouaté et permet de rêver à son vol : combien le transport aérien a explosé au cours des décennies récentes ! Il s'est développé qualitativement – la vitesse des appareils, même si le supersonique, avec le Concorde, a été une impasse – et quantitativement – nombre d'avions, capacité, foule de passagers transportés, liaisons entre continents, pays, villes. En même temps, le marché est dominé par deux avionneurs, un Américain, Boeing, un Européen, Airbus, tandis qu'un nombre important de pays s'efforce de maintenir ou de constituer des compagnies aériennes nationales, symboles de présence internationale. Dans cet esprit, la régulation du transport aérien est largement interétatique : elle repose sur des traités et des organisations internationales. Cependant, voilà une mondialisation discrète et réussie : il faut des normes communes universelles de navigation, des contrôleurs aériens qui puissent communiquer, des règles de sécurité et de sûreté identiques...

En *economy class*, moins de facilité pour rêver à ce système mondial invisible qui guide le vol comme sur des rails, à cette large automatisation du trajet, à cette quasi-robotisation technologique et normative du voyage. On est davantage incité à une sociologie de terrain, on pourrait plutôt réfléchir sur la prolétarianisation du transport aérien, contrepartie de sa massification, enserré que l'on est dans une population diverse, cosmopolite et si nombreuse. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Qu'est-ce qui les fait bouger ? Pourquoi ce nomadisme ?

Bouger, façon de parler, parce que se déplacer est une course d'obstacles dans un espace encombré. Déranger ses voisins, attendre son tour aux toilettes, circuler pour se dégourdir les jambes... Attention, pas trop, car si trop de passagers se déplacent ensemble, un signal lumineux et un avertissement sonore leur enjoignent de regagner fissa leur siège : il va y avoir des turbulences... En fait, les turbulences, c'est eux, c'est vous. Mieux vaut, et une coercition douce vous y invite, qui devient plus ferme pour les indociles, rester attaché à son siège, passager modèle, écouteurs aux oreilles et télévision allumée, être soi-même

intubé et robotisé en attendant que ça se passe. Et ça se passe bien lentement.

Pour toutes les catégories de passagers cependant, une même inquiétude discrète, un fond de crainte plus ou moins inavoué. Et si cet avion allait s'écraser ? Comment ce fer à repasser, ce gros porteur peut-il voler ? Les mesures de sécurité de l'appareil sont-elles suffisantes ? Les moteurs n'ont-ils pas des à-coups, des ratés ? Et si le pilote devenait fou ? Est-il vraiment à jeun ? Quid des sondes Pitot ? Tout à coup, l'avion s'agite, plonge, remonte, on est secoués. Mon Dieu, et si ? Et le métal fatigue ? Une aile pourrait se détacher... La maintenance a-t-elle été correctement effectuée ?

Une hôtesse, au départ, vous a montré comment utiliser le gilet de sauvetage en cas d'amerrissage forcé, rien de nature à vous rassurer. Comment ne pas songer à ces spectaculaires catastrophes, largement médiatisées, à ces centaines de victimes ? Et si un terroriste s'était introduit à bord ? Un détournement, peut-être ? Sans doute les risques sont statistiquement infimes, mais on n'est pas une statistique. Il semble que la peur aérienne se développe, sans pour autant ralentir l'expansion de ce mode de transport. En vol, on peut recourir à des médicaments appropriés ou s'alcooliser doucement, l'air conditionné y ajoutant son propre effet euphorisant – mais *no smoking*, on ne saurait fumer.

On arrive

Pendant la traversée, si elle est d'une durée suffisante, on a cherché à vous faire dormir en vous nourrissant et en vous abreuvant, en baissant la lumière, en montant la température. Maintenant, on vous réveille assez brutalement, avec un refroidissement sensible de l'air, un retour de l'éclairage et un petit déjeuner agressif. On peut commencer à faire un bilan. Dans le maquis des tarifs aériens, a-t-on payé le billet à son juste prix ? Pourquoi n'a-t-on pas bénéficié des *Miles* accumulés mais rarement utilisables ? Plus largement, tous ces avions toujours en l'air, ou immobilisés au sol le long des parkings des aéroports, sont-ils rentables ? Le personnel de bord n'est-il pas trop payé ?

L'époque est au regroupement de compagnies aériennes. Les contraintes d'une concurrence toujours croissante ne l'emportent-elles pas sur les exigences de la sécurité, qui devraient être primordiales ? La multiplication des vols, de compagnies de qualité inégale n'accroît-elle pas les risques ? Et ces appareils, ils n'ont pas l'air bien jeunes. Combien d'années d'utilisation, même s'ils ont été rapiécés à mesure ? Il faut bien les amortir, quelques décennies, et dans ces conditions l'avion électrique n'est pas pour demain. Le temps est celui des gros porteurs, l'Airbus A380 par exemple.

Dans l'immédiat, l'avion a amorcé sa descente, il tourne à proximité de l'aéroport, il attend la permission d'atterrir. C'est souvent bien long, puis le train d'atterrissage est sorti et la piste s'annonce. Bref instant d'attention, car c'est une phase sensible et les incidents à l'arrivée ne sont pas les moins fréquents. En prévision du débarquement, il faut se reprendre, sortir de l'infantilisation passive où l'on vous a maintenu, s'occuper à nouveau de soi.

Un léger choc au contact du sol, les réacteurs inversés grondent, on va gagner l'aérogare, ou du moins s'en approcher, car il n'est pas dit que l'on puisse y accéder directement. Il faudra peut-être attendre un bus, une navette, encore attendre, ou alors suivre de longs tunnels vers les espaces des formalités d'accueil. Et sortir de l'appareil en file indienne n'a pas été si rapide, du moins pour la masse des *economy class*. On est dans un état de conscience vague, pas encore arrivé, comme en apesanteur. Jean Cocteau l'a bien exprimé :

*« Lorsque je m'envole et que je me pose,
J'arrive en chair et en os,
Mais l'âme arrive après, en petite vitesse.
Je dois attendre afin qu'elle me rejoigne
Et que je retrouve mon équilibre² »*

Arrivé, c'est en effet beaucoup dire. Encore faut-il récupérer ses bagages, dans un espace lointain, au bout de longs couloirs. On doit le rejoindre et trouver le bon tapis roulant, à nouveau attendre, puis tournent les valises, si semblables que l'on s'y perd – à propos de perte, votre valise n'est-

elle pas partie à Singapour ou au Cap, alors que vous êtes à New York, à Rio ou à Pékin ? Même s'ils sont arrivés à bon aéroport, les bagages sont plus compliqués à reprendre qu'ils ne l'ont été à déposer au départ.

Enfin muni de vos accessoires, vous vous dirigez vers les formalités de police et de douane. Car l'aéroport est une frontière, une frontière que l'on ne franchit pas librement. Au départ, vous avez connu l'aéroport ville, lumineux, rempli de boutiques, ouvert et organisé pour l'attente – et les menues dépenses. *Duty free* sans doute, mais plus cher qu'ailleurs. À l'arrivée, vous êtes dans l'aéroport fermé, qui ne vous libère que moyennant papiers. Alors vous mesurez que vous étiez en circuit clos, que le sentiment de libération de la pesanteur, de pureté du vol, d'infini céleste n'était qu'une illusion.

Le voyage a-t-il eu lieu ? N'était-il pas qu'un déplacement ? Les aéroports se ressemblent, ils sont comme un archipel, même quand on les prend à l'envers, on retrouve les mêmes architectures, couleurs, messages, la même ambiance d'impatience et de légère irréalité. En renouant avec la terre, c'est comme si le vol n'avait été qu'une parenthèse déjà lointaine, il faut se projeter vers de nouvelles activités.

Sortir de l'aéroport suppose encore que l'on emprunte qui un taxi, qui un train, qui un bus pour rejoindre sa destination finale, professionnelle ou de loisir. À nouveau les encombrements et le temps perdu, même si cette fois la contrainte de l'heure est moins présente. En outre, on ne sait pas toujours où l'on va, lorsqu'on ne rentre pas chez soi : hôtel, club de vacances, attrait de la découverte et ennui de la perte des repères. Ah, ce n'était certes pas une croisière, rien de comparable à ces navires, HLM de luxe flottants, qui promènent des foules dans des mers fermées vers des escales fugitives, et la tournée est son propre objet. En fait, c'était juste un transport : on est arrivés, le voyage peut commencer. ■

Serge Sur

² Jean Cocteau, « Vitesse », *Revue Air France*, n° 10, 1952.